

CAHIER DE TEXTE

LA SŒUR DE JÉSUS-CHRIST

La sorella di Gesù Cristo

Oscar DE SUMMA

traduit du l'italien (Italie)
par Federica MARTUCCI

Avec le soutien de la Maison Antoine Vitez,
Centre international de la traduction théâtrale

année d'écriture de la pièce : 2015
année de traduction de la pièce : 2020

Le texte est lauréat de l'aide à la création Artcena (2020)

La Sœur de Jésus-Christ fait partie de la sélection 2021 du comité de lecture du collectif Troisième bureau et a été mis en lecture le 7 mai 2021 sous la direction de Thierry Blanc avec pour interprète Philippe Saint-Pierre au Théâtre 145 – TMG dans le cadre de la 21^e édition du Festival Regards croisés.

Cet extrait est publié avec l'aimable autorisation de l'auteur et de la traductrice.

Retour vers le Cahier de texte de *La Sœur de Jésus-Christ* via le lien :
<http://www.troisiembureau.com/2021/06/la-soeur-de-jesus-christ/>

Bonne lecture !

Troisième bureau
COLLECTIF ARTISTIQUE

Centre de ressources des écritures théâtrales contemporaines
Le Petit Angle 1 rue Président Carnot 38000 Grenoble

0033 476 001 230 | grenoble@troisiembureau.com | www.troisiembureau.com

*“Qui connaît son ennemi comme il se connaît,
en cent combats ne sera point défait.”*

Chapitre 1

Maria, la sœur de Jésus-Christ, empoigne un pistolet Smith & Wesson 9 millimètres rangé dans le buffet de la cuisine, assoupi là depuis d'innombrables années sans avoir jamais manifesté son utilité, arrivé là grâce à l'oncle d'Amérique qui, faisant ce cadeau à la famille Calandra, avait songé à l'utile et à l'agréable car il connaissait la passion de Pietro Calandra pour les westerns en général et pour le mythique Clint Eastwood en particulier ; il avait ajouté en remettant son cadeau *Et puis de toute façon, vu que vous vivez à la campagne, ça pourra toujours vous rendre service* mais heureusement, jusqu'à ce jour, l'illustre Smith & Wesson 9 millimètres n'avait jamais rendu service.

L'oncle était retourné en Amérique et on ne l'avait plus jamais revu, plus jamais entendu. D'aucuns espéraient qu'il laissât quelque héritage caché, mais je ne crois pas que cela ait fini par arriver.

Ce pistolet en revanche avait été rangé, chargé, dans le tiroir du buffet de la cuisine au cours d'une cérémonie pour le moins officielle, à portée de main certes mais avec l'interdiction absolue ne serait-ce que de l'effleurer du regard, et là, petit à petit, il était tombé en léthargie. Mais aujourd'hui, Maria, la sœur de Jésus-Christ, pour la première fois depuis le début de l'histoire de ce Smith & Wesson 9 millimètres, avait ouvert le fameux tiroir avec la ferme intention d'empoigner l'arme et, de fait, elle l'avait empoignée :

Et maintenant, de nous deux, voyons qui n'a pas le choix.

Elle bascule le barillet chromé de l'arme et vérifie qu'à l'intérieur s'y trouvent bien les huit projectiles argentés. D'un lesté mouvement de la main, elle referme le barillet et apparaît sous la véranda de l'entrée principale de la Villa des chrysanthèmes, au bout de la rue des Martyrs, dans le secteur du Mont du Diable, au numéro 27, en rase campagne.

La porte moustiquaire en bois cogne violemment sur son gond au point de réveiller la grand-mère qui, comme chaque jour, est plongée dans ses casseroles et ses poêles, occupée à faire bouillir, revenir, retourner, sauter et mélanger, rissoler, brûler et dorer l'entière myriade de légumes et légumineuses et fruits et froment et farines que cette même villa des Chrysanthèmes produit copieusement chaque année sans pour autant rogner sur la qualité :

Eh, cette maudite porte !!! C'est possible de bien la refermer ? Je dois le répéter combien de fois !

La sœur de Jésus-Christ a les yeux limpides de ceux dont l'intention cristalline vise un but précis. Le temps d'un instant, elle fixe son regard sur les oliviers, elle attend, là dans l'allée de l'entrée principale, sans dire un mot. Le son revêche des cigales tranche comme une lame l'air raréfié de deux heures de l'après-midi. Un Gethsémani dans le sud de l'Italie. Mais la grand-mère insiste, cherchant une confirmation de sa propre existence :

Mariaaaaa ?

Mais Maria, la sœur de Jésus-Christ, ne répond pas, elle lève son Smith & Wesson 9 millimètres, presse le chien du pistolet et tire deux coups de feu en l'air pour s'assurer que l'instrument sait encore jouer de sa musique :

(tirs) – Boum ! Boum !

L'abrupt contrecoup lui foule presque le poignet mais l'instrument est bon, la musique est précise, la musique est juste. Maria répète :

Et maintenant, de nous deux, voyons qui n'a pas le choix.

Puis elle déroule sa longue jambe devant elle et d'un pas décidé, franc, déterminé, elle part.

MARIAAAAA ? Maria, qu'est-ce qu'il se passe ? Maria !

Mais la sœur de Jésus-Christ s'est déjà mise en route et ne s'arrête pas, bien au contraire, elle n'a aucune intention de s'arrêter, pas même si un convoi militaire pointait sur elle un canon dépassant de beaucoup ses implacables 9 millimètres.

Mais putain qu'est-ce qu'il se passe ici ?

Un store se relève violemment au premier étage.

Grand-mère ? Grand-mère ?

Les poules tapagent dans l'arrière-cour. Les oies criaillent.

Grand-mère ?

Des chats feulent. Des chiens enchaînés continuent d'aboyer sans mollir.

(Aboiements) Ouhouh Ouhouh Ouhouh

Grand-mère ? Mais bon sang qu'est-ce qu'il se passe ici ?

Ouhouh Ouhouh Ouhouh.

Mais Maria avance.

Ouhouh Ouhouh Ouhouh

La grand-mère s'est précipitée sous la véranda.

Mon Dieu, mon Dieu !

Et elle la voit marcher d'un pas rapide comme sur les eaux avec, à la main, le Smith & Wesson 9 millimètres débarqué un jour d'Amérique.

Ouhouh Ouhouh Ouhouh

Maria, tu vas où ? Ne fais pas la folle comme à ton habitude ? Il s'est passé quoi cette fois ? Reviens. Arrête-toi Maria. Putain mais qui a tiré, bon Dieu ?

Ouhouh Ouhouh Ouhouh

Celui qui parle de là-haut, depuis le premier étage, c'est Simone surnommé Jésus-Christ... petite parenthèse pour clarifier un peu les choses.

Il est surnommé Jésus-Christ à juste titre parce que tous les ans, depuis quelques années maintenant, durant la Passion vivante il interprète le rôle du Très Haut.

Un garçon d'une beauté... Il en vient de tous les villages alentour pour le voir. Nez droit. Regard profond. Cheveux longs. Deux épaules larges comme ça : la spiritualité faite homme. Quand il est là, curieusement, l'Église atteint un pic de fréquentation.

Voilà pourquoi Maria est surnommée la sœur de Jésus-Christ quand elle passe dans la rue précédée de ses longues jambes... On entend :

- *Ohé ohé, gaffe... la sœur de Jésus-Christ.*
- *Sainte Vierge !*
- *Non, pas la Vierge, la sœur de Jésus-Christ.*
- *J'ai compris, je disais ça comme ça.*
- *Elle, elle fait de ces miracles !*

- *Me dis pas.*
- *Si je te dis.*
- *La multiplication des poissons et des pains.*
- *Noooooon.*
- *Je la mordille et je la mange.*

(Grand-mère) Une folle furieuse qui déclenche à chaque fois une tragédie et nous fait honte devant tout le monde ! Toujours à faire mauvaise figure à cause de son caractère de merde. Quand ton père l'apprendra, tu vas voir ! Arrête-la ! Arrête-la ! Bon Dieu, arrête-la. Mamma mia, arrête-la, arrête-la !!!

La grand-mère a, de toute évidence, perdu le contrôle.

(Le frère, Simone) Putain de merde, grand-mère tu vas la fermer une seconde ! Maria ? Maria ?

(Grand-mère) Une folle furieuse. Mais moi je me demande d'où elle est sortie celle-là ? En vrai, c'est la fille de qui ?

Tais-toi grand-mère, bon sang ! Maria ? Maria tu vas où, merde ? Ne fais pas ta folle. Maria, reviens ici ! Putain de merde, oh misère ! Tu vas où avec ce pistolet. Reste-là !

Mais Maria, surnommée la sœur de Jésus-Christ, vogue sur les eaux de la vie en direction contraire et obstinée, vers le village, sans flancher.

Chapitre II

*Un envol d'oiseaux indique que
l'ennemi se tient en embuscade.
Lorsque les animaux sauvages, effrayés, s'enfuient
l'ennemi essaie de vous prendre par surprise.
L'invincibilité se trouve dans la défense,
la possibilité de victoire dans l'attaque.*

Sur le côté gauche de la rue, des voitures abandonnées forment des labyrinthes de tôle.

Un musée archéo-technologique de l'abandon expose au grand jour l'habitude qu'a l'humanité de jeter, sans trop de scrupules, ce qui ne lui sert plus. Une grue, puissante, ramasse ces habitats mobiles et les encastre méthodiquement l'un sur l'autre. Les divers étages sont comme de vieux albums photos de l'humanité. On peut entrevoir dans les habitacles les bribes d'une ère, d'une époque, d'aspirations, de vies qui ont laissé la trace de leur passage sur terre. L'espoir des années soixante. La force des années soixante-dix. L'arrogance des années quatre-vingt....

Un jeune homme en salopette, torse nu, fouette l'air à coups de commande brusques.

Droite, droite, descends...

La voix est presque couverte par les bruits sourds émis par la grue.

Gauche.

Bruit sourd.

Gauche.

Bruit sourd.

En bas.

Coups de fouet dans l'air limpide.

Bruit sourd.

Descends.

Bruit sourd.

Bruit sourd.

Bruit sourd.

Soudain le silence.

Renzo Casse-auto... Petite parenthèse : dans le sud, les surnoms ne sont pas le fait du hasard, ils sont choisis intuitivement et minutieusement.

Renzo Casse-auto, donc, perché sur la grue, reste soudain dépourvu d'ordres. D'abord il attend, puis il s'adresse à son frère sur un ton diplomate : "Ooooh".

Mais, son frère Alessio, celui qui se trouve en bas, ne semble manifester aucun signe de sa présence. Ici la présence est toujours limite, le soleil qui cogne fait que tout devient une abstraction qui se confond avec l'imagination. Ici, il y a toujours le risque de disparaître dans le paysage. Renzo se tourne pour vérifier que son frère existe encore et, de fait, il le trouve là, mais occupé à regarder vers la rue. Alors lui aussi se tourne vers la rue.

Tout d'abord, il scrute, observe, jauge... puis encore une fois, laconique, il s'adresse à son frère mais sur un ton un peu moins diplomate :

Ohhhh et alors !!!

Mais le frère, celui qui se trouve en bas, ne répond pas, perdu dans la perspective. Alors Renzo descend de la grue, rejoint son frère et lui dit :

- Mais tu vois ce que je vois ?

- Toi, tu vois quoi ?

- Moi, je vois la sœur de Jésus-Christ avec un pistolet dans la main.

- Putain... Moi aussi.

- On dirait un Smith et Wesson 9 millimètres.

- Putain... C'est bien elle.

- Une belle arme.

- Putain ! Un canon !

- Elle va encore faire des siennes.

- Cette fille est folle.

- Putain de merde.

- Eh oui ! Putain de merde...

- Alors pas mal du tout cette nouvelle herbe, hein ?

- Ah ah ah...

Et ils rient. Ils rient et leurs rires fracassent l'air. Comme des vagues. Entre-temps, Maria s'approche d'eux. Ils attendent, ils attendent qu'elle leur fasse un signe, un geste de la tête, quelque chose mais Maria arrive à leur hauteur et leur passe sous le nez sans même leur adresser un regard. Alessio, le plus entreprenant des deux frères, demande diplomatiquement :

Oh Maria ?

Mais Maria ne se retourne pas.

Maria ?

Mais Maria a déjà filé.

Maria ?

Alors ils grimpent sur leur Kawasaki 1100

Maria ?

et commencent à la suivre.

Maria ?

Ils l'accostent.

Maria ?

Mais elle, rien, et en attendant les voilà qui passent devant un stade, ou quelque chose qui a la prétention d'être un stade. Parce que ça, des stades, des terrains de foot ou des mini-terrains de jeu, il y en a toujours. Quelqu'un, sur le bord du terrain, qui est là pour suivre l'entraînement, se retourne et, remarquant cette étrange situation, dit :

Eh, mais bordel, il se passe quoi là ?

À ces mots, les autres aussi se retournent et puis, comme une explosion silencieuse, la phrase enfle dans l'air jusqu'à rejoindre sur le terrain deux hommes en culotte courte et chaussures à talons (19 mm de crampons, c'est du talon, non ?). Ils courent après des ballons entre des pieux... Le temps d'un instant, observons la scène du dehors : des hommes en culotte courte qui courent après des ballons entre des pieux... courir après des ballons entre des pieux : une métaphore ! Bon passons. Ils s'immobilisent, se regardent, regardent à l'extérieur du terrain, se regardent à nouveau, s'approchent des filets de protection, puis répètent eux aussi en chœur :

Eh, mais bordel, il se passe quoi là ?

Parmi eux se trouve un certain Ulderico, un temps, un très court temps, fiancé officiel de la sœur de Jésus-Christ. Un état de fait impliquant une certaine responsabilité... et, de fait, ça n'avait pas duré longtemps. Mais Ulderico connaît Maria et sa détermination, et donc il s'inquiète.

Ou plutôt, il connaît Maria, sa détermination et sa créativité. Et donc il s'inquiète beaucoup. Il se détache rapidement du groupe en culotte courte qui s'affaire avec les ballons et les pieux et se dirige vers elle. Maria, un pas après l'autre, martèle le temps, l'Inexorable, et lui, en culotte courte et chaussures à talons, trottine à ses côtés. Il cherche à entrer en contact. Il se sent ridicule. Il est ridicule.

Maria ? Maria ? Arrête-toi une seconde, Maria, allez écoute-moi, mais qu'est-ce qu'il se passe ? Hein ?

Mais penses-tu, elle rien, inflexible, elle avance inexorablement. Lui, cliquetis des petits talons métalliques sur l'asphalte. Un tic-tac tragique.

Maria, écoute Maria, arrête-toi une seconde, Maria, allez écoute-moi, mais qu'est-ce qu'il se passe ? Hein ? Il est arrivé quelque chose ? Tu veux bien en parler ? Allez, arrête-toi une seconde, allez...

Mais elle, rien, inflexible, inexorable ! La détermination c'est le dieu de Maria, la créativité son bras droit. Alors Ulderico joue la carte du choc sonore :

MARIAAAA ?????

Mais penses-tu. Elle, rien, de plus en plus inflexible, inexorable. Pour toute réponse, en arrière-plan, les frères Casse-auto perchés sur leur moto mettent les gaz et disparaissent en direction du village.

Ulderico, vaincu, s'arrête pour reprendre son souffle, le tic-tac est terminé. Certains ont pris leur scooter, d'autres leur voiture. Des femmes sortent des champs voisins, des vieux apparaissent sous les vérandas tandis que Maria avance inexorablement.

De loin, les joueurs de foot stupéfaits la suivent des yeux.

Chapitre III

*En terrain mortel, je pourrais montrer
qu'il n'y a aucune chance de survie :
car il est dans la nature des soldats
de résister lorsqu'ils sont cernés,
de combattre jusqu'à la mort
lorsqu'il n'existe pas d'autre solution,
et, lorsqu'ils sont aux abois, d'obéir aveuglément.
On se défend lorsqu'on dispose de moyens suffisants ;
on attaque lorsqu'on dispose de moyens plus que suffisants.*

Anges annonciateurs novices, les frères Casse-auto sur leur Kawasaki 1100 ont répandu en long en large et à travers le village la nouvelle de cette marche du sel à l'envers accomplie par la sœur de Jésus-Christ qui martèle le temps, un Smith & Wesson 9 millimètres à la main.

Sous le panneau "Bienvenue à Erchie, province de Brindisi, cité médiévale, ville d'Europe", stationnent à présent des gens sortis des bureaux en veste et cravate, des retraités jusque là parqués dans les bars, des ouvriers de l'établissement vinicole de Peppino la Barrique. Des maçons à l'arrêt sur les toits et sous le soleil. Donato de la station-service. Mimino de la laverie et sa mère. Carlo l'épicier. Anselmo le photographe. Francesco de la quincaillerie. Toutes les épouses, les mères et les filles respectives qui peuplent les lieux ombragés de ce petit, tout petit village du sud. Tous, tous là à regarder mais personne qui n'ose arrêter cette jeune fille qui marche fièrement et sans fléchir vers son inexorable destin.

Soudain se détache de la foule un certain Ciccillo, petit, tassé, trapu, avec des yeux globuleux, la preuve vivante du passage des Turcs dans cette région, il laisse échapper une confidence :

Eeeeh Eeeeh ! Hier, pendant la Passion vivante, il paraît que Maria a peut-être eu affaire à Angelo le Couillon, celui du magasin de meubles, celui qui a fait des études...

Tout le monde se tourne vers Ciccillo. Silence. Tous l'observent. Puis, tous regardent à nouveau vers la rue, vers cette silhouette avec pistolet et petite foule à sa suite tandis que la ronde des médisances s'enflamme.

Mais comme une tape s'abattant sur la nuque de l'apprenti qui commet l'énième erreur, Ciccillo assène une nouvelle phrase de derrière l'assistance :

Eeeh ben hier, pendant la Passion vivante, quand elle a eu affaire à Angelo le Couillon, lui - enfin « peut-être » lui parce qu'en fait ils étaient trois ou quatre alors je dis « peut-être » lui - il s'est jeté sur elle.

Tous se tournent à nouveau vers Ciccillo. Le silence désormais est devenu gigantesque, une montagne. Tous ramènent leur regard vers la silhouette avec pistolet et petite foule à sa suite qu'ils reconnaissent à présent comme étant... tout simplement... une jeune fille dans une colère noire.

Tante de Ciccillo – *Vous êtes de gros connards, débauchés, délinquants, mauvais sang, fauchés et minables, une bande de pauvres types qui sait seulement parler et parler et jouer aux caïds devant les plus faibles et les chiens. Que Dieu vous maudisse tous. Et ce vers que vous avez entre les jambes et que vous passez votre temps à sortir comme si c'était une chose importante, espérons qu'il tombe. De toute façon, tôt ou tard, il arrêtera de se mettre au garde à vous et alors je voudrais bien la voir toute votre morgue. Combien j'en ai vus moi... Humiliés par ce vers mollasson qui ne se dresse plus. Bâtards, têtes de gland.*

- Tata ?

- Tata mon cul. Vous lui avez fait quoi au juste ?

- Tata, moi j'ai rien fait.

- C'est facile maintenant de dire que tu n'as rien fait, dépravé, mauvais, de la même race que ces maudits mâles.

- Mais Tata, moi j'y étais même pas !

- Je t'ai demandé ce que vous lui avez fait au juste ?

- Ehhh...

(des tirs) *Boum boum !*

- *Le premier qui essaye de l'arrêter je vous jure que je le tue de mes propres mains.*

Décidemment, c'est la journée !

Non, parce que tandis que ces deux-là se disputaient sous le panneau "Bienvenue à Erchie, province de Brindisi, cité médiévale, ville d'Europe", il s'était créé une drôle de situation.

Paradoxe. Une dizaine de petits vieux avaient débarqué - ceux du Club des chasseurs - fusil à la main, ils s'étaient postés dans le dos de Maria et avaient pointé leur arme vers la foule, à l'affût d'une personne susceptible d'arrêter cette marche. À l'affût de quelqu'un qui, poussé par la peur plus que par le sens civique, se dissocie de la foule pour aller appeler les gendarmes.

Car ici et maintenant la peur n'a pas lieu d'être ! Ici la peur n'a plus de maison !

Que s'était-il passé.

Quand la rumeur de cette marche était parvenue jusqu'aux oreilles de Rosario Laffût, le président du Club des chasseurs, homme d'un seul tenant, gentilhomme d'un autre temps, quasiment la copie méridionale de Clark Gable, celui-ci avait soudain eu une illumination. Il avait filé chez lui.

Petite armoire au fond du garage. Il ouvre le cadenas. Il prend son Fabarm à 2 coups. Il le charge et revient sur ses pas.

Tandis qu'il quitte sa maison, Romenia, sa compagne depuis 40 ans, le voit avec le fusil dans les mains et l'interpelle :

Rosario ! Rosà ! Rosà ! Rosà !

Et lui de répondre, fusil à la main :

- Romè ! Romè ! Tu me connais ! Je ne suis pas une tête brûlée. Mais il faut régler cette affaire. Et il faut la régler comme ça ! Sans se cacher. J'ai été clair ?

- Rosà, Rosà ?

- Romè, Romè ! Essaie de me comprendre, il y a des choses qu'un homme ne peut pas faire semblant de ne pas savoir ! Qu'un père ne peut pas faire semblant de ne pas savoir, des choses qu'il faut défendre, coûte que coûte. Sinon on n'appelle pas ça des pères, sinon on n'appelle pas ça des hommes. Essaie de me comprendre !

- Rosario. Moi, franchement, j'ai rien compris. Dans cette histoire, c'est toi qui commandes. Fais ce que tu as à faire ! Mais je ne veux pas me faire du mouron.

Et comme ça, fusil à la main et clarté au cœur, il avait fendu la foule. À son passage, celle-ci s'ouvrait comme si elle reconnaissait en lui un autre Moïse annonciateur d'un ordre nouveau.

Il s'était posté derrière Maria et avait hurlé en direction de la foule :

Le premier qui essaye de l'arrêter, je vous jure que je le tue de mes propres mains.

Et puis, il avait déchargé son fusil en l'air histoire de ne laisser planer aucun doute...

Aujourd'hui Maria était presque au seuil de la majorité et depuis quelques années, à chaque fois qu'elle marchait dans la rue, elle devait feindre d'être sourde pour ne pas entendre les subtils commentaires de bon ton jalonnant le passage de sa majestueuse allure.

Elle avait été une petite fille normale, discrète, sans signes particuliers, sans faits particuliers. Une petite fille. Rien de particulier en général. Ni dans son intelligence, ni dans ses désirs, pas même dans ses aspirations. Une petite fille. Elle voulait devenir maîtresse d'école, comme les petits garçons veulent devenir mécanicien ou pompier. Puis un jour, elle s'était réveillée avec les lèvres toutes rouges, des abricots sur la poitrine et un nouveau parfum de désir qu'elle laissait planer derrière elle à son insu. Certains avaient alors commencé à baisser la voix en lui parlant. D'autres à plisser les yeux pour tenter de donner plus de profondeur à leurs regards en lui parlant. Mais plus Maria s'aventurait dans les rues, plus le désir bienséant devenait grossier, s'exprimant d'abord du bout des lèvres puis effrontément. Maria, décontenancée dans un premier temps par toutes ces attentions, avait ensuite décidé de les ignorer tout simplement. Et elle ne remarquait pas les clins d'œil, les variations de ton, elle n'entendait pas les phrases offensantes qui faisaient allusion à tout ce qu'on voyait d'elle au soleil.

Mufles.

Avait-elle dit une seule fois et puis plus rien du tout.

Rosario Laffût avait trois enfants. Un garçon en Allemagne. Et deux filles. En apercevant Maria avec un Smith & Wesson 9 mm dans la main, il avait écouté les rumeurs animant la foule, il avait alors songé aux anecdotes de piliers de comptoir, aux gaillardises en apparence inoffensives qui fusent dans les bars, sur les places, aux coins des rues, apparemment inoffensives...

- *Ohé ohé la sœur de Jésus-Christ*
- *La sainte Vierge*
- *Non, non pas la sainte Vierge ! La sœur de Jésus-Christ*
- *Celle-là la moitié du village se l'est faite*
- *Et moi je me suis retrouvé dans l'autre moitié ?*
- *Elle joue de ces tours celle-là*
- *M'en parle pas*
- *Sainte Vierge*
- *Sainte Vierge*

Voilà, quand il avait repensé à ce genre d'échanges apparemment inoffensifs... alors une petite lumière s'était allumée en lui.

Mais bordel ! Moi aussi j'ai deux filles. Et même si elles ont fait des études, même si elles ne me donnent pas de fil à retordre. Même si ce sont de braves filles, elles doivent être accompagnées partout où elles vont. Comme si elles étaient infirmes.

Mais bordel !

Mais comment c'est possible un truc pareil ?

Et donc, quand il avait vu de ses propres yeux Maria, un pistolet presque plus grand qu'elle à la main, pistolet dont le poids la courbait d'un côté, cela avait déclenché quelque chose chez lui.

Évidemment, je ne dis pas, il se peut que cette Maria soit un peu dingue !

Il se peut que ces types-là, elle les ait provoqués avec quelques mots de trop !

Il se peut qu'avec ce type, Angelo le Couillon, elle ait déjà eu des histoires !

Mais c'était quoi cette chose au cœur, ce tremblement, cette agitation qui le traversait !

C'était quoi ?

Voilà comment d'un coup, quelque chose s'était allumée en lui.

Il avait couru chez lui, petite armoire au fond du garage, avait ouvert le cadenas, avait empoigné son Fabarm à deux coups, l'avait chargé. Puis, il avait rejoint la foule et s'était placé derrière la jeune fille. Maria ne s'était aperçue de rien. Elle continuait à marcher inexorablement et en silence !

De loin, l'un de ses amis, Mimmo Caruso, avait vu Rosario et s'était inquiété.

Rosario ? Mais bon sang qu'est-ce-que tu fous ?

Et Rosario avait répondu :

Je fous que le premier qui essaye de l'arrêter je jure que je le tue de mes propres mains.

Et si tu es un homme, va chez toi, prends ton fusil et file-moi un coup de main.

Les mots avaient résonné comme amplifiés et ceux qui ne les avaient pas entendus de la bouche de Rosario les avaient entendus colportés par la foule qui les faisaient siens. Si tu es un homme, c'est ce qu'il avait dit. Si tu es un homme. Les mots tombaient au sol comme les perles d'un collier arraché.

Si tu es un homme, pouvait-on entendre.

Si tu es un homme.

Et il fallait être homme. Il faut être humain.

Sinon il nous reste quoi bordel ? Pas vrai ?

Et voilà comment, d'un coup, d'autres étaient apparus et, avec eux, beaucoup de fusils. Tous ceux du Club des chasseurs, tous les vieux. Ils s'étaient postés derrière Maria, dans son dos, et eux aussi avaient prononcé cette phrase :

Le premier qui essaye de l'arrêter, on le tue de nos propres mains.

Ils l'avaient répété au cas où certains n'auraient pas compris.

Mais Maria ne s'était aperçue de rien, elle ne s'était même pas retournée. Elle traçait sa route, avançait droit devant elle et plus précisément vers la maison de Angelo le Couillon parce qu'elle voulait le regarder droit dans les yeux et lui dire :

Et maintenant, de nous deux, voyons qui n'a pas le choix.